

Une épaisse fumée de tabas qui remplissait toute la salle, et la chaleur d'un gros poêle auraient suffi pour semer une profonde perturbation dans des estomacs moins robustes et moins aguerris que ceux de nos voyageurs.

Sur deux ou trois tables des groupes bruyants jouaient aux cartes, aux dés, ou à d'autres jeux de hasard.

L'enjeu de la partie, dans tous les cas, était une *traite*, payée par le perdant.

Dans un coin, à cheval sur un banc en chêne, deux voyageurs tiraient au poignet. Immobiles depuis cinq minutes, les deux lutteurs faisaient, chacun de son côté, des efforts surhumains, pour se renverser. Les nerfs, violemment tendus, craquaient, pendant que deux groupes faisaient des gageures sur le résultat impatientement attendu.

A la fin, l'un des hommes donna un léger signe de faiblesse. Ceux qui avaient parié pour lui devinrent pâles; un murmure approbateur partit de l'autre groupe :

— Tiens bon, Michel, tu l'as !

— Force, force ; disait-on, de l'autre côté, il ne l'a pas encore.

Michel fit un suprême effort. Le poignet de son adversaire craqua et vint s'abattre avec un bruit sec sur la planche du banc. On respira d'un côté ; de l'autre on soupira. Puis, des hourrahs, poussés par vingt poitrines vigoureuses, proclamèrent le résultat de la lutte. Michel se leva tout radieux, pendant que son adversaire, l'oreille basse, conduisit les parieurs vers le comptoir où la *traite* fut bue avec enthousiasme.

Ce n'était pas la première : les esprits étaient échauffés.

Le nommé Michel, — un gaillard de six pieds, charpenté comme un Hercule — ne se souciait pas de cacher la satisfaction que lui causait sa victoire. Les bras relevés au-dessus des coudes, montrant ses muscles durs et saillants, il promenait sur la foule un regard triomphant. Puis, dans un moment d'enthousiasme, après avoir vidé son verre, il asséna sur le comptoir un coup de poing formidable qui fit trembler et tinter toutes les verreries de la buvette.

— C'est moi qui suis le coq, s'écria-t-il ; et il n'y en a pas pour moi dans tous les chantiers. S'il y en a un ici, qu'il se présente ! Il trouvera à qui parler.

Ce défi resta quelquetemps sans réponse.

Cependant dans le coin de la salle où s'étaient établis nos amis, Grignon semblait activement engagé auprès de Pitre. Il le tirait par le bras.

— Viens donc, fou, lui disait-il ; je gage que tu es meilleur que lui. Essaie toujours ; pour une jeunesse, il n'y a pas d'affront, si on ne bat pas du premier coup.

Pitre se défendait de son mieux, et voulait s'éclipser. Mais déjà les regards avaient été attirés de ce côté, et un groupe se forma autour d'eux.

— De quoi, de quoi ? disait-on, de toutes parts ; est-ce un tireur ?

— Ce n'est pas une mauvaise jeunesse, dit Grignon, et s'il voulait, mes amis, je crois qu'il pourrait donner du fil à retordre à l'autre.

— Ça ! dit Michel qui s'était approché à son tour, ça ! Est-ce que vous croyez que je tire avec les

enfants ? Plus souvent il tourna le dos d'un air dédaigneux, et allait s'éloigner majestueusement, lorsque des récriminations unanimes se firent entendre.

— Essayez ! essayez ! Avance, le *nouveau* ; il faut que tu tires avec Michel. Attendez ! ça ne peut pas finir comme ça !

— Puisque vous y tenez, dit Michel, ce sera vite fait ; avance, jeunesse, que je te sèvre, une fois pour toutes ; mais par exemple, le perdant paiera une ronde double à tout le monde ; ça y est-il ?

— Je la tiens pour Pitre, dit Grignon.

Aux yeux de tous, la lutte était évidemment disproportionnée. Pitre n'avait que dix-neuf ans. Il était loin d'être grand et ses membres étaient plutôt grêles que robustes. Aussi, Michel s'assit-il avec un sourire narquois sur le banc qui venait d'être le théâtre de son premier triomphe.

— Préparez les verres, dit-il, ça va être fait dans un crac !

Cependant, Pitre, poussé par Grignon, s'était approché du banc et avait pris place en face de Michel.

Les deux mains s'étreignirent. Celle de Pitre était presque complètement perdue dans la patte velue de Michel et l'avant-bras de ce dernier avait au moins trois bons pouces de plus long que celui de son adversaire.

— Y êtes-vous ? dit Grignon ; alors, je compte : un, deux, trois !

Les muscles se tendirent, les os craquèrent ; mais Pitre demeura immobile. Un frisson parcourut la foule et Michel sentit une chaleur lui passer sous les cheveux.

Les deux lutteurs s'étreignirent en silence, pendant une douzaine de secondes qui parurent autant d'heures.

Personne ne soufflait ; on aurait entendu voler une mouche.

A la fin, un léger mouvement se fit, et le poignet de Michel se mit à incliner sensiblement vers la droite.

Ses yeux devinrent blancs.

Pas un muscle de la figure de Pitre n'avait bronché.

Tout-à-coup, cependant, on le vit rougir un peu, comme s'il eût fait un effort. Au même moment, le robuste poing de Michel vint s'abattre avec un bruit sourd sur le banc de chêne. Pitre était vainqueur.

Il y eut un immense cri dans toute la salle :

— Hourrah ! pour le nouveau ; Michel a perdu !

Ce dernier était atterré.

— Attendez un peu, dit-il ; j'ai ce bras-là fatigué. Ce n'est pas du peu ; prenons l'autre main.

— C'est juste, dit un des amis de Michel, prenez la main gauche.

Pitre ne dit pas un mot. Il se remit en position et présenta sa main gauche. Au moment où Michel allait l'étreindre, cependant, il retira sa main :

— Ce n'est pas juste, dit-il.

— Comment ! cria Michel, il a peur, il refuse ! Et tous les assistants de crier la même chose.

NAPOLÉON LEGENDRE.

(A CONTINUER.)